

“ Belle mine, mauvais cœur.” Ils sont insolents toujours, et voleurs quand ils peuvent. Pourtant le pacha a employé d'énergiques moyens pour réprimer leurs brigandages.

En descendant au campement, nous jouissons d'un admirable panorama, doré par les feux du soleil couchant. Djennin, avec ses coupoles, son minaret, ses maisons à toits plats étagées sur la pente, ses palmiers, ses grenadiers, sa blancheur, présente tous les caractères qui constituent la physionomie des villes d'Orient.

Après huit heures de cheval, nous arrivons au campement juste pour le dîner, servi aux grandes tentes, disposées en salle à manger. Les drogman et agents de Cook se montrent, comme toujours, attentifs et empressés pour servir les pèlerins affamés et exténués. Après avoir assisté à la prière du soir et entendu l'ordre du jour pour le lendemain, nous n'avons rien de plus pressé que de gagner notre tente, car nous mourons de fatigue et de sommeil.

Le matin, à quatre heures et demie, la clochette retentit autour des tentes pour réveiller les pèlerins, forcés de quitter leurs chères couchettes pour ne pas s'exposer à faire leur toilette en public, car les Arabes attendent avec impatience le moment où ils peuvent enlever les tentes.

Ce jour, nous devons faire une longue étape, et il n'y a qu'une seule messe, célébrée par le R. P. Picard, qui nous adresse une courte mais touchante allocution. L'autel est érigé sur une éminence, au milieu du camp. Rien de plus saisissant que le spectacle du saint sacrifice et des pèlerins prosternés au milieu de ce pays infidèle. Les musulmans eux-mêmes en paraissent impressionnés.

La veille, on se proposait de prendre la photographie du campement et de la ville de Djennin ; mais le gouvernement de ce pays est très ombrageux, et l'officier des soldats turcs s'oppose formellement au projet des artistes, qui sont forcés d'y renoncer. Le lendemain, pendant qu'on organise le départ, nous cherchons à nous dérober aux yeux d'Argus de nos cerbères musulmans, et nous prenons en cachette, près de notre cheval, le croquis désiré.

Le moment le plus laborieux et le plus redouté de notre voyage par la Samarie est toujours l'organisation du départ. L'avant-garde est en selle, quand la plupart des pèlerins s'agitent encore en tous sens pour retrouver leurs montures. Une fois prêt à partir, il ne faut pas peu d'adresse et de précautions pour ne pas se laisser

désarçonner par un cavalier novice ou par un mulet chargé d'un matelas.

On entonne le *Magnificat* au moment de quitter le campement, et les pèlerins, remplis d'une sainte joie, affrontent courageusement la fatigue et le soleil.

Nous passons par une étroite vallée, pleine de grandes herbes, de moissons vertes, d'oliviers en fleur, qui croissent par groupes au milieu des épis. La Palestine n'est pas stérile, comme nous nous l'étions figuré. Les cultures dans toute la Samarie remontent de la vallée aux montagnes, et descendent de la montagne à la plaine. Partout, sur les hauts pâturages, des troupeaux de chameaux, de chèvres, de moutons à large queue.

La route que nous parcourons est célèbre dans l'histoire sacrée. Les apôtres annonçaient Jésus-Christ par toute la Samarie ; et Simon le Magicien, voyant les miracles opérés par le Saint-Esprit, offre à saint Pierre l'argent dont le prince des apôtres a dit : “ Qu'il périsse avec toi ! ton cœur n'est pas droit devant Dieu.”

Nous entrons dans la plaine de Safet, l'ancienne Béthulie, où se trouvait le camp d'Holopherne. Judith, une des gloires du peuple de Dieu, s'y dévoua pour les Israélites, en les délivrant de leur redoutable ennemi. Très honorée pendant sa vie, elle fut ensevelie à Béthulie, dans le tombeau de son mari, mort d'un coup de soleil pendant la moisson.

Nous passons au pied des murs de Béthulie, qui est encore fortifiée. Dans cette même plaine, l'émir Béchir battit autrefois les Arabes de la Palestine, qui ne voulaient plus payer d'impôts et qui prétendaient en lever d'arbitraires sur les passants.

VI

SÉBASTIEH (SAMARIE)

Voilà Sébastieh : une montagne basse, isolée, richement couverte de cultures exubérantes, inondée par les blés et les mûriers de la vallée, couronnée d'oliviers, gardée par une triple ceinture de nopals, dont les vieux troncs s'avancent sur le chemin et les feuilles s'entourent d'une auréole de fleurs dorées.

Elle porte au front la ruine de son église de Saint-Jean, et tout autour de sa cime, comme un bandeau royal, les colonnades, encore debout, dont l'a parée Hérode. Cette église, bâtie par les croisés, n'a conservé que quelques pans de murs et les assises, formées de

blocs énormes provenant probablement de quelque construction juive.

Notre caravane s'est arrêtée une demi-heure à Sébastieh ; mais les derniers arrivés n'ont pu profiter des intéressantes explications du savant frère Liévin, ni admirer les ruines. Les colonnes, d'abord ensevelies, couchées, puis droites, rangées en longues files, dessinent un immense cercle autour du sommet de la montagne ; du côté opposé, trois ou quatre rangs encore debout semblent indiquer l'emplacement d'un temple.

Le frère Liévin dit qu'on ne sait rien de positif sur l'authenticité du tombeau de saint Jean-Baptiste. Nous ne lisons dans l'Evangile que ces quelques mots : “ Ses disciples emportèrent son corps et l'ensevelirent.” (S. MATH., XIV, 12.) Mais nous voyons, par la profanation commise sous le règne de Julien l'Apostat, que personne, pas même les gentils, ne doutait que le saint précurseur ne fût enseveli à Sébastieh.

Les païens qui à cette époque habitaient cette ville, excités par la haine que l'empereur Julien portait aux chrétiens, violèrent le tombeau de saint Jean-Baptiste et jetèrent au loin ses ossements. Ils les recueillirent ensuite pour les brûler avec des os d'animaux ; ils en mêlèrent les cendres avec de la poussière, et les répandirent dans les champs.

Cependant Dieu ne permit pas que ces saintes reliques fussent totalement perdues. Des religieux, venus de Jérusalem pour les vénérer, s'exposèrent à la mort pour en conserver une partie : ils se glissèrent parmi les profanateurs, et réussirent à recueillir quelques-unes de ces précieuses reliques, qu'ils rapportèrent à Jérusalem ; et leur supérieur, nommé Philippe, les envoya à saint Athanase. (RUFIN, liv. XI.)

Les restes des prophètes Abdias et Élisée, ensevelis en ce lieu, subirent la même profanation. Les musulmans, qui tiennent en grande vénération ces trois saints, sont les gardiens du monument funèbre. Moyennant un *bakchiche*, ils permettent aux chrétiens de le visiter. Quelques pèlerins ont pu descendre dans le caveau. On y pénètre par un escalier de vingt et une marches.

On remarque trois ouvertures rondes, pratiquées dans le mur, qui indiquent les trois tombes, à la forme hébraïque. Au-dessus de ces tombes célèbres se trouve une chambre, dont une muraille est couverte en marbre blanc, ornée d'une croix de Malte. Pour faire disparaître la croix, les musulmans ont eu soin d'enlever les bras.

(à suivre)